



Les fondements du capital selon Marx

"Le Capital" parle de la nature humaine

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle.

Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie.

En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. »

Karl Marx, pour écrire *Le Capital*, s'appuie sur le matérialisme qui considère que la vie humaine appartient à la nature. Pour les matérialistes, la planète Terre est une biosphère, composé d'organismes vivants s'appuyant sur des éléments chimiques, dans un rapport bien déterminé.

Comprendre cette réalité matérielle, c'est saisir comment la vie se reproduit, dans quelles conditions elle existe. C'est cette réalité dont parle Karl Marx dans *Le Capital*.

Toute l'oeuvre est parsemée de remarques sur la vie humaine réellement vécue, sur la vie du travailleur qui souffre de se voir malmené par le capital, sur le rapport entre son travail en tant qu'être vivant et le capital, marqué par l'aliénation et l'exploitation physique.

« En même temps que le travail mécanique surexcite au dernier point **le système nerveux**, il empêche le jeu varié des **muscles** et comprime toute activité libre **du corps et de l'esprit**.

La facilité même du travail devient une **torture** en ce sens que la machine ne délivre pas l'ouvrier du travail, mais dépouille le travail de son intérêt. »

(...)

« Un certain rabougrissement **de corps et d'esprit** est inséparable de la division du travail dans la société. Mais comme la période manufacturière pousse beaucoup plus loin cette division sociale, en même temps que par la division qui lui est propre elle attaque l'individu à **la racine même de sa vie**, c'est elle qui la première fournit l'idée et la matière d'une **pathologie** industrielle. »

(...)

2

« La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une dépense productive du **cerveau, des muscles, des nerfs, de la main** de l'homme, et en ce sens du travail humain au même titre. »

(...)

« L'heure plus dense de la journée de dix heures contient autant ou plus de travail, plus de dépense en **force vitale**, que l'heure plus poreuse de la journée de douze heures. »

(...)

« L'économie des moyens collectifs de travail, activée et mûrie comme en serre chaude par le système de fabrique, devient entre les mains du capital un système de vols commis sur les **conditions vitales** de l'ouvrier pendant son travail, sur **l'espace, l'air, la lumière et les mesures de protection personnelle** contre les circonstances dangereuses et insalubres du procès de production, pour ne pas mentionner les arrangements que le confort et la commodité de l'ouvrier réclameraient. »

(...)

« En agissant conjointement avec d'autres dans un but commun et d'après un plan concerté, le travailleur efface les bornes de son individualité et développe sa puissance comme **espèce**. »

(...)

« Elle [la manufacture] **estropie** le travailleur, elle fait de lui quelque chose de monstrueux en activant le développement factice de sa dextérité de détail, en sacrifiant tout un monde de dispositions et d'instincts producteurs, de même que, dans les Etats de la Plata, on immole un taureau pour sa peau et son suif.

Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, subdivisé et réparti entre divers individus, c'est l'individu lui-même qui est **morcelé et métamorphosé en ressort automatique** d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa représentant **un homme comme un fragment de son propre corps**. »

(...)

« Dans l'histoire, comme dans la nature, la **pourriture** est le laboratoire de la vie. »

[les passages en gras sont soulignés par nous]

Rappelons cependant ici que le capital joue un rôle historique, celui de donner naissance à une humanité socialisée et naturelle, combinant une nature socialisée et une société naturalisée :

« Les faculté de l'homme primitif, encore en germes, et comme ensevelies sous sa croûte animale, ne se forment au contraire que lentement sous la pression de ses besoins physiques. »

Et soulignons que cette transformation n'est pas vraie que pour le travailleur, cela est vrai pour toute

la nature, comme l'explique Karl Marx dans une phrase qui montre la conception matérialiste dialectique de la planète comme biosphère :

« La production capitaliste ne développe donc la technique et le combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute la richesse : la terre et le travailleur. »

Karl Marx est un disciple de Ludwig Feuerbach et considère que seule la nature existe ; il regarde comment l'être humain a en partie – et en partie seulement – abandonné la nature, et comment il va revenir à elle, dans le communisme.

En ce sens, ce qu'on appelle d'ailleurs *mode de production* – esclavagiste, féodal, capitaliste, socialiste, communiste – désigne comment est effectué la reproduction de la vie humaine.

Comment la société produit-elle ce qu'elle consomme ? Là est la question essentielle, avec le problème que les humains n'ont pas spontanément une vue d'ensemble.

Comme le dit Karl Marx:

« l'apparence seule des rapports de production se reflète dans le cerveau du capitaliste. »

Le problème du capitalisme est qu'il façonne les consciences de manière telle à ce que spontanément, elles aient des illusions à ce sujet.

Ce n'est que par l'étude scientifique que le capitalisme peut être compris. Ce principe sera d'ailleurs la base de la social-démocratie comme mouvement ouvrier politique, avec les thèses de Karl Kautsky et de Lénine sur la nécessité de l'avant-garde scientifique et la réfutation du spontanisme.

Voici comment Karl Marx nous parle des illusions dans le capitalisme, qui nous fait voir l'argent, le salaire, mais pas la force de travail qui est la clef du capitalisme, parce qu'elle est exploitée par le capital.

Karl Marx nous dit :

« Il en est d'ailleurs de la forme « valeur et prix du travail » ou « salaire » vis-à-vis du rapport essentiel qu'elle renferme, savoir : la valeur et le prix de la force de travail, comme de toutes les formes phénoménales vis-à-vis de leur substratum [leur substrat].

Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert par la science.

L'économie classique touche de près le véritable état des choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vieille peau bourgeoise. »

Le Capital n'est donc pas une simple œuvre qui parle d'économie au sens étroit du terme ; c'est une œuvre qui parle de la vie humaine, de son travail, de comment le capital organise le travail et des conséquences pour la vie humaine.

Comme toute chose est contradictoire en son noyau, le mode de production capitaliste porte en lui

son abolition, c'est-à-dire le communisme comme retour à la nature après le passage de l'humanité à une période permettant le développement des forces productives.

Le Capital de Karl Marx raconte toute la genèse du capital, son développement, son affirmation, et il explique son inévitable effondrement, principalement en raison de la chute tendancielle du taux de profit.

En faisant cela, Karl Marx nous parle de l'humanité dans son rapport avec la nature, en tant que composante d'elle au statut particulier.

La satisfaction nécessaire des besoins

Le Capital de Karl Marx est connu pour être une œuvre longue et difficile. En réalité, c'est une œuvre très simple d'accès, à condition d'avoir les clefs pour la comprendre.

C'est ce que nous allons faire ici ; nous allons voir pas à pas ce que dit Karl Marx est absolument limpide. Et pour cela, nous allons non pas regarder *Le Capital* de l'extérieur, mais avec les yeux de Karl Marx : ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre ce qu'il a vu, compris et, enfin, expliqué.

Cela sera naturellement un peu long, de par le nombre de détails abordés, mais cela sera toujours limpide dans la mise en perspective. Revenons dans le vif du sujet.

De quoi parle Karl Marx ? De la vie des êtres humains et leurs besoins

Il est bien connu que Karl Marx utilise le terme de « mode de production » ; en effet, tout ce que dit Karl Marx dans cette œuvre est un exposé du capitalisme comme mode de production.

C'est le point de départ de sa vision. Mais de quoi parle-t-il précisément ?

Karl Marx parle de la vie quotidienne. Quand on vit, on a besoin de se nourrir, de s'habiller, de dormir, etc., c'est-à-dire de satisfaire des besoins. Karl Marx regarde comment ces besoins sont satisfaits.

La manière avec laquelle ces besoins sont satisfaits s'appelle un « mode de production » - c'est une « manière » de produire.

La première chose qu'il faut ainsi voir, c'est qu'un mode de production est un moyen de produire des choses qui permettent à l'humanité de vivre, en satisfaisant des besoins, au moins les principaux, c'est-à-dire ceux qui sont vitaux.

Une société produit sa nourriture, ses logements, les moyens de s'habiller, de prendre soin de la santé des gens, etc. Un mode de production permet cela, de manière ou plus moins bonne.

Il y a plusieurs manières de satisfaire ses besoins

Évidemment, si les gens doivent réaliser eux-mêmes, individuellement, tout ce dont ils ont besoin, c'est compliqué.

C'est pour cela que la division du travail s'est instaurée, de manière toujours plus grande.

Historiquement, les villes sont ainsi nées comme lieu du marché, les artisans proposant leurs biens dans un endroit unique, les personnes des environs venant y chercher ce dont elles avaient besoin.

Il y a une modification de la manière dont les besoins sont réalisés. On est ainsi passé des êtres humains chassant et cueillant à ceux domestiquant et pratiquant l'élevage. On est passé du paysan isolé dans son champ à l'agriculteur s'appuyant sur des machines, comme les moissonneuses-batteuses, etc.

Il y a donc plusieurs modes de production, qui sont déterminés par l'élévation plus ou moins grande de leurs capacités à produire. Karl Marx considère qu'on passe justement d'un mode de production à un autre, parce qu'il y a un blocage des forces productives, mais que ce blocage n'est que temporaire, parce que les forces nouvelles permettant une production meilleure finissent par triompher.

Cependant, avant d'aborder cette question, il faut d'abord comprendre ce qu'est un mode de production, et en l'occurrence le mode de production capitaliste.

En effet, un mode de production n'est pas statique, il ne fait pas que « produire » des biens satisfaisant les besoins : il doit également refaire cette production, sans s'arrêter. **Un mode de production est également un mode qui re-produit la production déjà faite.**

C'est là un aspect très important.

Les besoins doivent être satisfaits de manière répétée

Une fois qu'on a un jour satisfait ses besoins, on est obligé de le recommencer le lendemain. Une fois achetée de la nourriture, par exemple, il faut en racheter encore par la suite ; de la même manière, si le marteau que l'on a acheté s'est cassé, il faut en acheter un autre, etc.

C'est ainsi à travers le mode de production que les moyens de vivre sont produits, et c'est également à travers le mode de production que ces moyens de vivre sont re-produits.

Le mode de production connaît donc des cycles. Il produit, puis recommence, puis recommence, etc.

Il n'y a donc pas simplement un mode de production d'un côté et des besoins de l'autre. La satisfaction des besoins est au cœur même de l'existence du mode de production. On ne produit pas pour « produire » abstraitement, mais pour satisfaire des besoins.

Il n'y a pas de mode de production sans besoins, et inversement.

La manière de produire est elle-même reproduite

Par conséquent, et logiquement donc, puisqu'il y a de nouveau aujourd'hui les mêmes besoins qu'hier pour vivre, alors la production va être re-produite, et donc la manière de produire va l'être aussi.

Chaque cycle reprend la méthode précédente. A quoi est-ce que cela ressemble dans le capitalisme ?

Karl Marx explique qu'il y a les moments suivants : déjà l'utilisation initiale d'une force de travail

au moyen d'une somme d'argent (le salaire payant donc ici les ouvriers), puis la production réalisée (par les ouvriers), et enfin la vente de la production sur le marché.

Avec les bénéfices réalisés au final, on recommence le cycle, puisque le mode de production exige que soit de nouveau produit des biens.

Dans *Le Capital*, Karl Marx nous dit à ce sujet :

« Quelle que soit la forme sociale que le procès de production revête, il doit être continu, ou, ce qui revient au même, repasser périodiquement par les mêmes phases. Une société ne peut cesser de produire non plus que de consommer.

Considéré, non sous son aspect isolé, mais dans le cours de sa rénovation incessante, tout procès social de production est donc en même temps procès de reproduction. »

Tout procès social de production est donc en même temps procès de reproduction, car le mode de production permet la satisfaction des besoins vitaux, impérativement nécessaire. **C'est la première grande leçon permettant de comprendre la vision de Karl Marx.**

La production sert la consommation

Nous avons vu que le mode de production permettait de produire des biens pour satisfaire les besoins, notamment vitaux. Nous avons constaté que ce mode de production produit et relance sa production, de manière ininterrompue.

Il ne saurait y avoir *de temps mort* dans la satisfaction des besoins, sinon la vie humaine s'arrête. Les humains ne sont pas tels des rochers, au mouvement très lent, ils sont de la matière en mouvement relativement rapide ; ils ont faim, soif, froid, etc.

Or, ce qu'a fait Marx, c'est qu'il a porté son attention sur les conditions de la re-production, et il y a vu quelque chose de particulier, lui fournissant une explication scientifique de ce qu'est *le capital* (d'où le titre de son œuvre).

La production sert la consommation

Nous avons vu que le capitalisme permettait la reproduction des biens nécessaires pour vivre. Marx y découvre une première particularité, à savoir la nature de la marchandise.

Pourquoi cela ? Déjà parce que Marx constate que les marchandises sont produites pour être vendues... aux producteurs de marchandises. Là est un premier paradoxe.

Karl Marx explique :

« La consommation du travailleur est double.

Dans l'acte de production, il consomme par son travail des moyens de production, afin de les convertir en produits d'une valeur supérieure à celle du capital avancé. Voilà sa consommation productive, qui est en même temps consommation de sa force par le capitaliste auquel elle appartient.

Mais l'argent donné pour l'achat de cette force est dépensé par le travailleur en moyens de subsistance, et c'est ce qui forme sa consommation individuelle.

La consommation productive et la consommation individuelle du travailleur sont donc parfaitement distinctes. Dans la première, il agit comme force motrice du capital et appartient au capitaliste ; dans la seconde, il s'appartient à lui-même et accomplit des fonctions vitales en dehors du procès de production.

Le résultat de l'une, c'est la vie du capital ; le résultat de l'autre, c'est la vie de l'ouvrier lui-même. »

Et Marx de conclure par la suite :

« En convertissant en force de travail une partie de son capital, le capitaliste pourvoit au maintien et à la mise en valeur de son capital entier. Mais ce n'est pas tout. Il fait d'une pierre deux coups. Il profite non seulement de ce qu'il reçoit de l'ouvrier, mais encore de ce qu'il lui donne. »

Le mode de production capitaliste produit des biens nécessaires pour vivre, or qui les utilise ? Les humains. Mais qui les produit ? Les humains, aussi. Seulement, il y a un intermédiaire : le capital.

Les humains travaillent, par l'intermédiaire du Capital, pour produire des biens satisfaisant leurs besoins.

Les biens nécessaires aux humains sont produits par le travail

Les humains trouvent donc leurs besoins produits sous la forme de biens qui sont vendus (et achetés). Ce sont des *marchandises*.

Ces choses sont utiles (valeur d'usage), mais elles sont également achetées et vendues (valeur d'échange). Elles possèdent ainsi un *double caractère*.

Ce double caractère, on ne le trouve pas dans la nature. La nature de marchandises existe parce qu'il existe une humanité qui produit des biens utiles, ce que ne font pas par exemple les rhinocéros ou les aigles, qui se procurent directement dans la nature ce dont ils ont besoin.

Il y a là un rapport particulier qu'a l'humanité avec la nature, car celle-ci est transformée. Marx dit à ce sujet :

« En tant qu'il produit des valeurs d'usage, qu'il est utile, le travail, indépendamment de toute forme de société, est la condition indispensable de l'existence de l'homme, une nécessité éternelle, le médiateur de la circulation matérielle, entre la nature et l'homme. »

Cela signifie qu'en définitive, c'est l'activité humaine qui est à la base de la production :

« En fin de compte, toute activité productive, abstraction faite de son caractère utile, est une dépense de force humaine.

La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme, et ce sens du travail humain au même titre.

La force humaine de travail, dont le mouvement ne fait que changer de forme dans les diverses activités productives, doit assurément être plus ou moins développée pour pouvoir être dépensée sous telle ou telle forme.

Mais la valeur des marchandises représente purement et simplement le travail de l'homme, une dépense de force humaine en général. »

Il y a donc les besoins d'un côté, les biens les satisfaisant de l'autre. Le travail permet la production des biens. Mais alors, qu'est-ce que le capital ?

Reproduction du capital et salariat

Les besoins existent de par la dimension naturelle des humains. Mais, à la différence des animaux, les humains sont organisés de manière technique et ne trouvent pas leurs besoins directement dans la nature ; ils transforment celle-ci pour produire leurs besoins.

C'est là que Marx est génial et qu'il s'aperçoit du rôle du capital dans la production et la reproduction des biens nécessaires.

Le capital se re-produit lui-aussi dans la re-production

Nécessairement, la production est refaite, il y a reproduction, et la manière de produire est re-produite.

Karl Marx voit alors que cela veut donc dire que dans les conditions du capitalisme, puisque le capital paie des gens (qui sont donc salariés) pour produire, alors par la suite ils sont re-payés pour re-produire.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire que de la même manière qu'il a fallu un capital pour permettre la production, il faudra un capital pour re-produire. A chaque cycle, il y a un capital.

Ainsi, le capital qui a servi à la production va lui-même se re-produire ; une étape capitaliste en succède nécessairement à une autre.

Pour qu'il y ait production (dans le capitalisme), il faut qu'il y ait travail, et pour qu'il y ait travail, il faut du capital. Par conséquent, pour qu'il y ait re-production, il faut de nouveau du travail, et donc de nouveau le capital.

Ce qui n'est pas visible du premier coup quand on regarde la production

En apparence, donc, le capitalisme est composé de capitalistes payant des salariés pour produire, dans des unités apparemment séparées les unes des autres, puisqu'il y a différents capitalistes, c'est-à-dire différentes entreprises.

Cela se présente ainsi comme une série de productions individuelles, comme si tout était séparé, les gens se rejoignant et échangeant par hasard, de manière atomisée.

Il y aurait production et reproduction ici et là, de manière isolée. C'est d'ailleurs la conception

libérale traditionnelle que de voir les choses ainsi.

Or, le génie de Marx est de ne pas s'être contenté de cette apparence. Il a vu quelque chose qui avait une nature nouvelle, une nature particulière, révélant les rapports sociaux au grand jour : la *marchandise*.

Il a, au-delà de la production et de la re-production, que tout le monde constate, noté la particularité de la chose produite.

Karl Marx nous demande de voir les choses sous un angle différent de celui purement individuel :

« L'illusion produite par la circulation des marchandises disparaît dès que l'on substitue au capitaliste individuel et à ses ouvriers, la classe capitaliste et la classe ouvrière.

La classe capitaliste donne régulièrement sous forme de monnaie à la classe ouvrière des mandats sur une partie des produits que celle-ci a confectionnés et que celle-là s'est appropriés. La classe ouvrière rend aussi constamment ces mandats à la classe capitaliste pour en retirer la quote-part qui lui revient de son propre produit.

Ce qui déguise cette transaction, c'est la forme marchandise du produit et la forme argent de la marchandise. »

Que veut dire Marx ?

Il veut dire qu'il y a production et re-production ; en apparence de l'argent est donné au travailleur qui travaille et par conséquent produit. Ce produit est une marchandise vendue contre de l'argent, argent re-donné par la suite au travailleur qui se re-met à produire, etc. etc.

Mais Marx dit qu'il y a quelque chose d'autre. Il y a un rapport caché entre le travail et le capital, un rapport masqué par la production et la re-production des moyens de vivre. C'est ce rapport que Marx va expliquer.

L'argent des travailleurs utilisé

Récapitulons : les travailleurs ont des besoins, et ces besoins sont produits par le capitalisme, et ce capitalisme a au cœur de son activité les travailleurs eux-mêmes. Les travailleurs produisent des marchandises qu'ils doivent par la suite acheter, en raison du caractère privé, éparpillé des productions.

Qui dit acheter, dit argent. Mais cet argent pour acheter des biens nécessaires pour vivre est-il le même que celui utilisé pour produire ?

Non, évidemment: Karl Marx accorde une grande attention à bien déterminer la double nature de l'argent. L'argent apparaît comme directement utile, pour le travailleur qui est payé, pour satisfaire ses besoins : acheter de la nourriture, payer son logement, se procurer des habits, se soigner, etc.

Néanmoins, *l'argent en tant que capital est quelque chose de différent*. Dans un sens, le travailleur produit des marchandises contre de l'argent, l'argent lui permettant d'acheter des marchandises. Dans l'autre sens, le capitaliste investit son argent pour que des marchandises soient produites, et il récupère de l'argent au bout.

Karl Marx nous dit :

« L'argent en tant qu'argent et l'argent en tant que capital ne se distinguent de prime abord que par leurs différentes formes de circulation.

La forme immédiate de la circulation des marchandises est M—A—M (marchandise – argent - marchandise), transformation de la marchandise en argent et retransformation de l'argent en marchandise, vendre pour acheter.

Mais, à côté de cette forme, nous en trouvons une autre, tout à fait distincte, la forme A—M—A (argent – marchandise - argent), transformation de l'argent en marchandise et retransformation de la marchandise en argent, acheter pour vendre.

Tout argent qui dans son mouvement décrit ce dernier cercle se transforme en capital, devient capital et est déjà par destination capital. »

C'est la base du salariat.

Le capitaliste façonne la nature du travailleur libre et lui extorque la plus-value

Le salariat, c'est la dépendance d'un travailleur libre par rapport à un salaire pour subsister, et tout ce qui va avec.

Marx est logique : si la production de biens se reproduit, et que le capital devient plus grand, c'est qu'il trouve de la richesse dans la production, la reproduction. Mais d'où vient cette richesse ? Car logiquement, quand on échange quelque chose, qu'on achète et qu'on vend, on le fait au « juste prix » et on ne gagne rien...

C'est là la question, que Marx formule ainsi :

« Notre possesseur d'argent, qui n'est encore capitaliste qu'à l'état de chrysalide, doit d'abord acheter des marchandises à leur juste valeur, puis les vendre ce qu'elles valent, et cependant, à la fin, retirer plus d'argent qu'il n'en avait avancé.

La métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps doit ne point s'y passer. »

C'est là le paradoxe : le capitaliste paie « au bon prix » le travailleur, il vend « au bon prix » la marchandise, et pourtant de la valeur apparaît.

La source de cette valeur tient au travailleur. Il n'y avait pas de capital là où existaient déjà les marchandises et la monnaie ; ce qu'il fallait, c'était un travailleur « libre » vendant sa force de travail.

Le capitaliste a besoin d'ailleurs ici de deux choses par rapport à la situation précédente : que ce travailleur libre soit disponible génération après génération, et que sa nature soit changée.

Il faut donc que le travailleur libre ait assez de subsistances pour qu'il puisse continuer à vivre, reprendre des forces, qu'il dispose des « moyens de subsistance physiologiquement

indispensables. »

A cela s'ajoute bien sûr la nécessité qu'il y ait reproduction humaine, de nouvelles générations de travailleurs. La vie du travailleur doit devenir « éternelle » ; Marx souligne cette importante dimension.

Et voici comment le capitaliste façonne la nature du travailleur libre :

« Pour modifier la nature humaine de manière à lui faire acquérir aptitude, précision et célérité dans un genre de travail déterminé, c'est-à-dire pour en faire une force de travail développée dans un sens très spécial, il faut une certaine éducation qui coûte elle-même une somme plus ou moins grande d'équivalents en marchandises.

Cette somme varie selon le caractère plus ou moins complexe de la force de travail. Les frais d'éducation, d'ailleurs très minimes pour la force de travail simple, rentrent dans le total des marchandises nécessaires à sa production. »

Le travailleur libre voit sa nature humaine modifiée : déjà, elle devient en quelque sorte « éternelle », car un enfant ayant grandi prendra par la suite sa place, ensuite, il est encadré, éduqué, formé, et ce pour une activité bien précise.

Sa vie naturelle est happée par la machinerie capitaliste. Et à ce titre, une partie de son travail lui est directement extorquée, elle rentre directement au service du capitaliste : *c'est la plus-value*.

C'est cela le cœur du capitalisme : le capitaliste arrache du temps au travailleur, après l'avoir façonné de telle manière qu'il serve dans la production.

Karl Marx dit ainsi :

« La production de plus-value n'est donc autre chose que la production de valeur prolongée au-delà d'un certain point.

Si le procès de travail ne dure que jusqu'au point où la valeur de la force de travail payée par le capital est remplacée par un équivalent nouveau, il y a simple production de valeur ; quand il dépasse cette limite, il y a production de plus-value. »

Lorsque le travailleur transforme des matières, il ajoute de la valeur à cette matière, par exemple en ayant transformé du bois en table. Mais il y a également une partie du temps employé à travailler qui n'est pas rémunérée : ce temps permet la production de plus-value pour le capitaliste. Il y a le travail et le surtravail.

Marx nous décrit par conséquent de manière suivante la journée de travail :

« La somme du travail nécessaire et du surtravail, des parties de temps dans lesquelles l'ouvrier produit l'équivalent de sa force de travail et la plus-value, cette somme forme la grandeur absolue de son temps de travail, c'est-à-dire la journée de travail. »

Et encore :

« Il est évident par soi-même que le travailleur n'est rien autre chose sa vie durant que force de travail, et qu'en conséquence tout son temps disponible est, de droit et

naturellement, temps de travail appartenant au capital et à la capitalisation.

Du temps pour l'éducation, pour le développement intellectuel, pour l'accomplissement des fonctions sociales, pour les relations avec parents et amis, pour le libre jeu des forces du corps et de l'esprit, même pour la célébration du dimanche, et cela dans le pays des sanctificateurs du dimanche, pure niaiserie !

Mais dans sa passion aveugle et démesurée, dans sa gloutonnerie de travail extra, le capital dépasse non seulement les limites morales, mais encore la limite physiologique extrême de la journée de travail.

Il usurpe le temps qu'exigent la croissance, le développement et l'entretien du corps en bonne santé. Il vole temps qui devrait être employé à respirer l'air libre et à jouir de la lumière du soleil.

Il lésine sur le temps des repas et l'incorpore, toutes les fois qu'il le peut, au procès même de la production, de sorte que le travailleur, rabaissé au rôle de simple instrument, se voit fournir sa nourriture comme on fournit du charbon à la chaudière, de l'huile et du suif à la machine.

Il réduit le temps du sommeil, destiné à renouveler et à rafraîchir la force vitale, au minimum d'heures de lourde torpeur sans lequel l'organisme épuisé ne pourrait plus fonctionner (...).

Le capital ne s'inquiète point de la durée de la force du travail. Ce qui l'intéresse uniquement, c'est le maximum qui peut en être dépensé dans une journée. Et il atteint son but en abrégant la vie du travailleur, de même qu'un agriculteur avide obtient de son sol un plus fort rendement en épuisant sa fertilité.

La production capitaliste, qui est essentiellement production de plus-value, absorption de travail extra, ne produit donc pas seulement par la prolongation de la journée qu'elle impose la détérioration de la force de travail de l'homme, en la privant de ses conditions normales de fonctionnement et de développement, soit au physique, soit au moral – elle produit l'épuisement et la mort précoce de cette force.

Elle prolonge la période productive du travailleur pendant un certain laps de temps en abrégant la durée de sa vie. »

Karl Marx parle donc de la « prolongation contre nature de la journée de travail » : le capital malmène l'être humain, exigeant de lui quelque chose ne correspondant pas à sa réalité naturelle.

Le capital fait changer le mode de production

Le capitaliste fait donc travailler le travailleur davantage qu'il ne le paie : c'est là le surtravail. Dans la perspective de Karl Marx, notre illustre maître, il est donc parfaitement erroné de réduire la critique du capitalisme à la simple question de la transformation des biens.

Le travailleur n'est pas seulement en face du capitaliste comme réel transformateur des biens, dont le capitaliste profite par la suite comme marchandises, *il est également exploité*. La critique idéaliste

d'une partie du mouvement ouvrier, principalement syndicaliste, anarcho-syndicaliste, syndicaliste-révolutionnaire, etc. a consisté en une critique de type artisanale : puisque le travailleur travaille, le capitaliste n'est qu'un parasite de la transformation des biens, et cela s'arrête là.

Or, ce serait là ne pas voir ni le mode de production propre à une époque, ni l'exploitation et la plus-value.

Déjà, la plus-value dépend, naturellement, à la fois du nombre de travailleurs et du nombre d'heures de surtravail extorquées.

On comprend l'intérêt du capital à disposer d'un pays de grande population, à vouloir que la population travaillant soit la plus grande possible (d'où le travail des enfants à l'initial), à prolonger les heures de travail, etc.

Cependant, ce n'est pas tout. Le capital a également intérêt à *intensifier le travail*, pour que le surtravail soit plus important. Il ne s'agit pas de prolonger quantitativement, mais également qualitativement ; ce qui veut dire qu'il y a modifications techniques. C'est pour cette raison que le capital a produit le capitalisme.

Karl Marx nous enseigne que :

« Dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels du travail, se contente d'en prolonger simplement la durée.

Alors, il lui faut, au contraire, transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de la production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur de la force de travail et abrégé par cela même le temps exigé pour la reproduire. »

Cela signifie que le capitaliste est devenu le maître de sa production. Voici justement comment Marx nous montre la différence d'avec le système féodal.

Après avoir expliqué qu'un petit patron n'est qu'un être hybride, et que le vrai capitaliste ne veut pas simplement satisfaire ses besoins, mais acquérir des richesses, Marx nous dit :

« A un certain degré de développement, il faut que le capitaliste puisse employer à l'appropriation et à la surveillance du travail d'autrui et à la vente des produits de ce travail tout le temps pendant lequel il fonctionne comme capital personnifié.

L'industrie corporative du moyen-âge cherchait à empêcher le maître, le chef de corps de métier, de se transformer en capitaliste, en limitant à un maximum très restreint le nombre des ouvriers qu'il avait le droit d'employer.

Le possesseur d'argent ou de marchandises ne devient en réalité capitaliste que lorsque la somme minimum qu'il avance pour la production dépasse déjà de beaucoup le maximum du moyen-âge.

Ici, comme dans les sciences naturelles, se confirme la loi constatée par Hegel dans sa Logique, loi d'après laquelle de simples changements dans la quantité, parvenus à un

certain degré, amènent des différences dans la qualité. »

Et :

« Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital, de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière. »

Marx constate alors également :

« A l'origine même de la production capitaliste, quelques unes de ces industries exigeaient déjà un minimum de capital qui ne se trouvait pas encore dans les mains de particuliers.

C'est ce qui rendit nécessaire les subsides d'État accordés à des chefs d'industrie privée – comme en France du temps de Colbert, et comme de nos jours cela se pratique encore dans plusieurs principautés de l'Allemagne -, et la formation de sociétés avec monopole légal pour l'exploitation de certaines branches d'industrie et de commerce, autant d'avant-coureurs des sociétés modernes par actions. »

Le capital, parce qu'il arrache du surtravail, intensifie la production, et en cela il exige le triomphe des nouvelles techniques. Il amène un nouveau mode de production, au fur et à mesure, de par son efficacité, son mouvement général.

Le capitaliste donne naissance à la force collective

La conséquence directe de l'augmentation de la productivité est la baisse des prix : c'est l'argument invoqué par les capitalistes, qui affirme que le capitalisme permet une consommation de masse, des prix toujours plus bas, etc.

En réalité, tout cela est acquis aux dépens des masses elles-mêmes. D'ailleurs, cela n'amène pas de baisse de la journée de travail. Comme le constate Marx :

« Le développement de la force productive du travail, dans la production capitaliste, a pour but de diminuer la partie de la journée où l'ouvrier doit travailler pour lui-même, afin de prolonger ainsi l'autre partie de la journée où il peut travailler gratis pour le capitaliste (...).

Il s'agit non seulement d'augmenter les forces productives individuelles, mais de créer par le moyen de la coopération une force nouvelle ne fonctionnant que comme force collective. »

Les prix baissent, car la production capitaliste a une autre envergure ; les économies d'échelle, la hausse de productivité... abaissent les prix, ce qui fait que paradoxalement le capital enlève de la valeur au produit : plus une marchandise est produite, moins elle a de valeur.

C'est cela qui fait le drame des petits producteurs, des petits capitalistes, bref des capitalistes moins puissants que d'autres.

Cependant, il est un autre aspect très important. Les travailleurs eux-mêmes sont prisonniers du capital, en raison du renouveau systématique du cycle de production. Ils appartiennent au capital, ils en sont une composante.

C'est d'ailleurs revendiqué par l'idéologie de la « cogestion », l'un des grands argumentaires en faveur du capitalisme consistant en ce qu'il ferait s'élever le niveau de vie, et que donc les masses, finalement, en profiteraient.

Or, comme dit plus haut, cela se fait en réalité par le travail, et *non pas par le capital, qui a juste façonné et modernisé le travail.*

De plus, il est inévitable que l'intensification du travail organisé par le capital permette l'élévation du niveau de vie, sans changer pour autant le gouffre entre la classe du capital et celle du travail.

Marx constate ainsi :

« Avec accroissement continu dans la productivité du travail, le prix de la force de travail pourrait ainsi tomber de plus en plus, en même temps que les subsistances à la disposition de l'ouvrier continueraient à augmenter.

Mais même dans ce cas, la baisse continue dans le prix de la force de travail, en amenant une hausse continue de la plus-value, élargirait l'abîme entre les conditions de vie du travailleur et du capitaliste. »

En effet, avec davantage de productivité, on a, non pas davantage de valeur, mais au moins davantage de produits. C'est cela qui fait illusion que le capitalisme permette une élévation du niveau de vie, alors que justement derrière le capitalisme est marqué par des contradictions terribles, dont une mortelle.

C'est pour cette raison que le socialisme a souligné l'importance centrale de la théorie révolutionnaire, pour avoir une vision d'ensemble ; tout *Le capital* de Marx est parsemé de remarques comme quoi la vision scientifique ne peut être acquise que par une vue d'ensemble du processus capitaliste.

Sans perspective d'ensemble, on ne voit que le travailleur et le capitaliste, pas les travailleurs et les capitalistes en tant que classe. C'est ce qui fait dire à Marx cette chose très importante :

« La vie du capital ne consiste que dans son mouvement comme valeur perpétuellement en voie de multiplication. »

« Le capitaliste paye donc à chacun des cent ouvriers sa force de travail indépendante, mais il ne paye pas la force combinée de la centaine.

Comme personnes indépendantes, les ouvriers sont des individus isolés qui entrent en rapport avec le même capital mais non entre eux.

Leur coopération ne commence que dans le procès de travail ; mais là ils ont déjà cessé de s'appartenir.

Dès qu'ils y entrent, ils sont incorporés au capital. En tant qu'ils coopèrent, qu'ils

forment les membres d'un organisme actif, ils ne sont même qu'un mode particulier d'existence du capital. »

C'est doublement important.

Déjà, il y a la question de l'intégration des travailleurs dans le capital, ce qui a des conséquences politiques essentielles, puisqu'on voit que le syndicat de cogestion ne fait, par définition ici, qu'aider le capital.

Même un syndicat, en lui-même, est foncièrement insuffisant, puisque exprimant non pas l'identité des travailleurs libres – politiquement dans le Parti Communiste – mais une situation aliénée et exploitée.

Ensuite, il y a la question de la force sociale. En apparence, le capitaliste n'utilise que des individus, en pratique il utilise également la force de l'ensemble de ces individus. Ce qui fait que le capitalisme est puissant ; chaque capitaliste devient en quelque sorte un mini pharaon, le chef d'une foule d'individus qui collectivement peuvent construire des pyramides.

Le capitalisme a donc d'énormes capacités de transformation, et *apparaît comme une immense force sociale. Et il en est une, et c'est son rôle historique : socialiser les individus, les collectiviser.*

Karl Marx affirme ainsi :

« Le mode de production capitaliste se présente donc comme nécessité historique pour transformer le travail isolé en travail social ; mais entre les mains du capital, cette socialisation du travail n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit. »

« La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'oeuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maître de leur propre mouvement sociale.

Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement. »

Le capitalisme était nécessaire, pour socialiser le travail. Il était une étape nécessaire, pour dépasser les clivages individuels.

Le mode de production capitaliste n'est ainsi pas original dans l'utilisation du surtravail, il l'est dans son organisation.

« La division du travail dans sa forme capitaliste et sur les bases historiques données, elle ne pouvait revêtir aucune autre forme – n'est qu'une méthode particulière de produire de la plus-value relative, ou d'accroître aux dépens du travailleur le rendement du capital, ce qu'on appelle richesse nationale (Wealth of Nations).

Aux dépens du travailleur, elle développe la force collective du travail pour le capitaliste. Elle crée des circonstances nouvelles qui assurent la domination du capital sur le travail.

Elle se présente donc et comme un progrès historique, une phase nécessaire dans la formation économique de la société, et comme un moyen civilisé et raffiné d'exploitation. »

Des manufactures aux machines, la révolution industrielle

Le capital décompose au départ ainsi le travail de l'artisan ; chaque étape est individualisée et attribuée à un travailleur précis dans le cadre d'une grande entreprise, d'une manufacture.

« De produit individuel d'un ouvrier indépendant faisant une foule choses, la marchandise devient le produit social d'une réunion d'ouvriers dont chacun n'exécute constamment que la même opération de détail. »

« L'analyse du procès de production dans ses phases particulières se confond ici tout à fait avec la décomposition du métier de l'artisan dans ses diverses opérations manuelles. »

Les travaux sont différenciés et obéissent à une spécialisation. Toutefois, le capitalisme s'accommode parfaitement d'un nivellement par le bas, ce que Marx souligne fondamentalement.

Là où au moyen-âge les travailleurs étaient des artisans devant avoir une formation pour maîtriser les différentes étapes de production, le travailleur et cela avec les manufactures devient un simple rouage de la grande machine de production.

C'est un gain de temps pour le capitaliste, qui ne forme pas les travailleurs, mais les précipite dans le gouffre du salariat.

« En tant que membre de travailleur collectif, le travailleur parcellaire devient même d'autant plus parfait qu'il est plus borné et plus incomplet.

L'habitude d'une fonction unique le transforme en organe infaillible et spontané de cette fonction, tandis que l'ensemble du mécanisme le contraint d'agir avec la régularité d'une pièce de machine. »

De fait, après le travailleur lié à un outil précis pour une activité précise, le capitalisme a développé directement les machines. La machine-outil remplace l'outil utilisé par le travailleur, et pourtant ce dernier reste au cœur du processus.

De fait, avec la machine, le travailleur n'utilise plus un seul outil, mais plusieurs par l'intermédiaire de la machine. C'est le principe de la révolution industrielle : les travailleurs doivent suivre le rythme de la machine.

On est là dans des schémas très élaborés, par la chimie, la mécanique, etc., et donc la fabrication passe par de nombreuses étapes, machines après machines, et l'être humain doit suivre, comme cela est montré dans la terrible métaphore de Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*, du travailleur tournant les aiguilles d'une horloge géante à un rythme effréné dans *Metropolis*, etc.

Comme l'explique Marx :

« Si le principe de la manufacture est l'isolement des procès particuliers par la division

du travail, celui de la fabrique est, au contraire, la continuité non interrompue de ces mêmes procès. »

Bien entendu, il y a également les communications et les transports qui doivent suivre, tout comme par ailleurs la fabrication des machines, avec au départ la machine à vapeur.

Tout cela exige le progrès scientifique, que la bourgeoisie va donc pousser. L'objectif est d'améliorer tout ce qui va avec la production, mais également de profiter de la force de la nature, et non plus seulement des bras des travailleurs.

« Le moyen de travail acquiert dans le machinisme une existence matérielle qui exige le remplacement de la force de l'homme par les forces naturelles et celui de la routine par la science.

Dans la manufacture, la division du procès du travail est purement subjective : c'est une combinaison d'ouvriers parcellaires.

Dans le système de machines, la grande industrie crée un organisme de production complètement objectif ou impersonnel, que l'ouvrier trouve là, dans l'atelier, comme la condition matérielle toute prête de son travail.

Dans la coopération simple et même dans celle fondée sur la division du travail, la suppression du travailleur isolé par le travailleur collectif semble encore plus ou moins accidentelle.

Le machinisme, à quelques exceptions près que nous mentionnerons plus tard, ne fonctionne qu'au moyen d'un travail socialisé ou commun. Le caractère coopératif du travail y devient une nécessité technique dictée par la nature même de son moyen. »

Tout cela fait que Marx parle des « forces naturelles du travail social ». Avec les machines, le travail du travailleur est démultiplié, il s'appuie de plus sur l'énergie naturelle : l'eau, la vapeur, etc. Et tout cela ne coûte rien au capitaliste, qui a juste réussi à regrouper les forces auparavant éparpillées.

Les muscles deviennent ainsi secondaires grâce aux machines, c'est cela qui fût que la révolution industrielle happa des femmes et des enfants. Marx note toute une série de chiffres à ce sujet : ceux de la terrible mortalité qui frappait alors.

Et pourtant, malgré le peu d'exigence physique, la machine brûle les corps, car son rythme est effréné ; elle avale, elle engloutit les travailleurs entièrement :

« Le mouvement et l'activité du moyen de travail devenu machine se dressent indépendants devant le travailleur.

Le moyen de travail est dès lors un perpetuum mobile industriel qui produirait indéfiniment, s'il ne rencontrait une barrière naturelle dans ses auxiliaires humains, dans la faiblesse de leurs corps et la force de leur volonté.

L'automate, en sa qualité de capital, est fait homme dans la personne du capitaliste. Une passion l'anime : il veut tendre l'élasticité humaine et broyer toutes ses résistances.

La facilité apparente du travail à la machine et l'élément plus maniable et plus docile des femmes et des enfants l'aident dans cette œuvre d'asservissement. »

Le corps prisonnier de la machine et le socialisme

Avec les machines, les capitalistes se lançaient dans une nouvelle vague de production, et c'est la vie entière qu'ils risquaient de ruiner, aussi la société elle-même mit un frein, comme l'explique Marx :

« La prolongation démesurée du travail quotidien produite par la machine entre des mais capitalistes finit par amener une réaction de la société qui, se sentant menacée jusque dans la racine de sa vie, décrète des limites légales à la journée : dès lors, l'intensification du travail, phénomène que nous avons déjà rencontré, devient prépondérante. »

Pour compenser, les capitalistes renforcèrent l'intensification du travail, en perfectionnant toujours davantage les machines. Cela signifiait toujours plus d'aliénation et d'exploitation pour le travailleur :

« Le moyen de travail converti en automate se dresse devant l'ouvrier, pendant le procès de travail même, sous forme de capital, de travail mort qui domine et pompe sa force vivante. »

Il y eut ainsi des sabotages de machines effectués dans le cadre de révolte ouvrière, les travailleurs ne distinguant pas encore le moyen matériel de production du mode social d'exploitation.

Mais ce n'est pas tout. Si le capitaliste produit, il doit également vendre, et bien évidemment la révolution industrielle a provoqué des goulots d'étranglements. Karl Marx constate ainsi :

« L'expansibilité immense et intermittente du système de fabrique jointe à sa dépendance du marché universel enfante nécessairement une production fiévreuse suivie d'un encombrement des marchés, dont la contraction amène la paralysie.

La vie de l'industrie se transforme ainsi en série de périodes d'activité moyenne, de prospérité, de surproduction, de crise et de stagnation. »

Cela signifiait que les capitalistes en pleine concurrence baissaient toujours davantage les salaires, condamnant à un dénuement le plus complet les travailleurs, sans parler des conditions de travail, totalement abjects.

Cet écrasement physique et mental de l'être humain fait face à la collectivisation du travail par la fabrique, *ainsi donc dialectiquement l'être humain se réaffirmant dans sa nature, et non plus comme dépendance de l'automate, profite de ce passage historique par l'étape de la fabrique.*

Ce qui fait dire à Marx que l'éducation de l'avenir

« unira pour tous les enfants d'un certain âge le travail productif avec l'instruction et la gymnastique, et cela non seulement comme méthode d'accroître la production sociale, mais comme la seule et unique méthode de produire des hommes complets. »

De la même manière, Marx constate que la technologie devra être comprise par les masses :

« Si la législation de la fabrique, première concession arrachée de haute lutte au capital, s'est vue contrainte de combiner l'instruction élémentaire, si misérable qu'elle soit, avec le travail industriel, la conquête inévitable du pouvoir politique par la classe ouvrière va introduire l'enseignement de la technologie, pratique et théorique, dans les écoles du peuple. »

Le socialisme est le mode de production exigée par les masses qui sont exploitées par le capitalisme, et aliéné par des méthodes qui lui sont insupportables.

La grande difficulté des révolutions russe et chinoise fut justement qu'il a fallu, inévitablement, assumer le capitalisme embryonnaire et le dépasser de manière la plus organisée possible, dans des pays arriérés économiquement.

Les succès titanesques dans la construction du socialisme sous la direction de Lénine et de Staline en URSS, de Mao Zedong en Chine, ont malheureusement été ébranlés par le révisionnisme, qui a su profiter des difficultés.

Cependant, on ne peut pas arrêter la roue de l'histoire ; le capitalisme obéit à des lois dont les conséquences sont inéluctables.

Pour cette raison, les quatre autres dossiers traitant de l'oeuvre magistrale de Karl Marx, *Le capital*, traiteront du rôle de l'argent, de l'accumulation du capital, de la circulation du capital, et enfin de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.